NOUVELLE-ORLÉANS, 1er Octobre 1907.

Livraison 4ème. | 11e SERIE. | Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Mort de M. Clément Jaubert,
---M. A. Fortier.

Cordélie, nouvelle traduite de l'anglais,
---Mlle Ermance Robert.

L'amour dans un grenier,
poésie,
---M. le Dr. Walter Tusson.

L'amour à quinze ans.
Regrets d'un Exilé,
---M. C. G. Rivot.

Mila ou la mort de La Salle,
Drame en trois Actes et en Vers,
Publié en 1852 par
---C. O. Dugué.

Programme du Concours de 1907.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, Eug. Antoine, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1907.

Nouvelle-Orléans, le 1er Octobre 1907.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane :

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

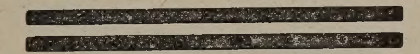
Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.



Mort de M. Clément Jaubert.

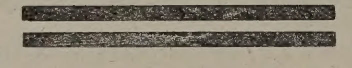
Le 29 août 1907 l'Athénée Louisianais perdit un de ses membres les plus dévoués et les plus utiles, M. Clément Jaubert. Nul n'était plus assidu que lui aux séances de la société, et ses avis furent souvent écoutés avec profit. Il était un homme d'excellent jugement et d'une grande modestie, et sa carrière fut toute d'honneur et de probité.

M. Clément Jaubert fut président de l'Union Française pendant sept ans et rendit de grands services à cette société. Il avait continué l'œuvre utile de M. François Tujague, son beau-père, un des membres les plus zélés de l'Athénée Louisianais, malheureusement décédé, et de son frère, M. Fortuné Jaubert, un de nos collègues les plus estimés.

M. Clément Jaubert avait perdu sa charmante jeune femme depuis plusieurs années et s'était consacré à l'éducation de sa fille et de son fils. Ceux-ci grandissaient en bonne santé, et la vie souriait à notre ami quand il fut attaqué, il y a un an, d'un mal implacable. Il succomba, après avoir enduré avec courage d'horribles souffrances.

Les membres de l'Athénée Louisianais regrettent sincèrement la mort de M. Clément Jaubert et envoient à ses enfants, à leur grand'mère si dévouée, à ses frères et à ses sœurs, et à l'Union Française l'expression de leur profonde sympathie.

Alcée Fortier.



CORDÉLIE.

Nouvelle traduite de l'anglais (Picayune, Juin, 1901) par la sœur de l'auteur, Mlle Ermance Robert.

Elle n'avait que dix-huit ans : grande et brune, aux formes superbes, elle possédait une beauté sévère, qui s'alliait avec sa vie toute pleine d'angoisse.

Chaque soir, les dimanches exceptés, à huit heures précises, vêtue d'habits pauvres, on la voyait descendre les escaliers des trois étages, au-dessus desquels s'abritaient sa jeunesse et ses malheurs; elle suivait alors la voie, qui aboutissait pour elle à un théâtre de San Francisco. Là, elle devait, d'une part, gratifier de paisibles jouissances le contingent de la première rangée, hommes avancés dans la vie, formés à ses dures réalités, et de l'autre, provoquer l'impassible admiration de la rangée voisine, les jeunes élégants du moment.

Cordélie était une choriste.

***

A la sortie du théâtre, caché dans l'ombre de l'embrasure d'une porte, se voyait souvent, attendant Cordélie, un vieillard à la tête encore noble et majestueuse; il avait le nez fin, la bouche délicate, le front garni d'un flot de cheveux blancs.

Bien différentes dans leur caractère, étaient les apparitions nocturnes qu'il faisait ainsi, presque quotidiennement: parfois il se tenait debout, droit et tranquille; l'on pouvait alors comprendre, dans les ravages présents, des gloires passées, et y retrouver les tristes épaves d'un temps fini,—les formes et la beauté de la jeune fille étaient bien les siennes par hérédité.—A ces moments-là, une expression où se révélaient de l'orgueil humilié, de la tendresse, de la supplication, lui traversait le visage quand apparaissait Cordélie. En le rejoignant, elle jetait sur lui un regard vif et scrutateur, et satisfaite, elle lui prenait affectueusement

le bras, se rapprochait de lui, et en se retirant, semblait sourire de bonheur.

D'autres fois, et c'était le plus souvent, elle le voyait voûté, incliné, se précipiter du seuil de la porte murmurant d'incohérentes paroles, qui lui reprochaient son retard, et il déplorait le triste sort qui le condamnait à l'attendre ainsi, par tous les temps et toutes les températures, lui, vieillard incapable ; et indiscrètement aussi, s'échappaient avec son mécontentement des exhalaisons de liqueurs fortes, hélas ! trop connues de Cordélie. Dans ces derniers cas, elle ne lui prenait jamais le bras, mais se retirait, grave et silencieuse, marchant à ses côtés, sans se plaindre.

Ce vieillard était le vieux roi "Lear," père de Cordélie, qui, dans son temps, avait été gentilhomme et tragédien de renom, mais qui, actuellement, alternait les trois rôles de pénitent, de mendiant et d'ivrogne.

Une nuit de pluie froide et serrée, le vieillard ne parut pas. Oui, Cordélie consulta des yeux l'emplacement où il l'attendait habituellement, et elle fut saisie de frayeur en constatant que l'endroit était vacant. Elle voulait espérer, mais elle n'était pas assez accoutumée au bonheur, pour s'y confier. Dans son trouble, comprenant sa situation, elle s'arrêta près d'une porte, s'y appuyant pour réfléchir un moment. Tout à coup, une voix mélodieuse et pleine de gaîté se fit entendre du dedans, et la porte s'ouvrit. Cordélie, balançant en arrière, n'échappa à la catastrophe inhérente à ce mouvement, que par le fait qu'une puissante main la retint vivement. "Oh !

Mademoiselle Cordélie, excusez-moi ; vous ai-je fait mal? demanda le coupable, un jeune et vigoureux jeune homme. Bien vite, elle se libéra de son étreinte, mais une faible rougeur avait coloré sa physionomie, et une vive lueur, qui n'avait pas sa raison d'être dans la peur, illumina ses yeux d'une clarté plus grande.

Tout cela, cependant, se perdit dans l'obscurité. qui sembla pour elle prise de pitié. "Non, non, réponpondit elle," c'est ma faute, je me sentais fatiguée, et pour un instant seulement, je m'appuyais. Bonsoir, Monsieur Parker." En disant ces mots, elle se retirait, mais il la retint, demeurant debout sur le seuil de la porte, avec la facile assurance de ceux à qui tout sourit. En la fixant, le visage de la jeuue fille lui parut bien pâle dans ce fond obscur.

"Vous vous sentez souffrante?" dit-il promptement. "Le vieux roi "Lear,"—pardon—votre père n'est pas ici, je crois?—"Non."—Eh bien! vous êtes trop faible pour vous retirer toute seule, je vous accompagne."—Non! Oh! non!" refusa-t-elle. Comme un cri de l'âme ces paroles s'échappèrent de ses lèvres. Il se mit à rire: "Vous avez peur que l'on parle? Eh bien! l'on ne parlera pas contre vous. Que l'on essaye cela! Venez."

La jeune fille hésita un instant, et elle allait céder, lorsque lui revint à l'esprit une scène des soirs précédents. Dans l'espace laissé vide, elle revit la forme recourbée, suppliante, aux yeux hagards, qui recevait avec l'obséquieuse déférence du mendiant, quelques pièces de monnaie, qu'à son humble prière, ce même

jeune homme lui avait nonchalamment et avec mépris jetées dans la main. Ses lèvres se contractèrent, et, envisageant avec une apparente insensibilité la jolie figure, qui se trouvait devant elle: "Non, je vous remercie," dit-elle, je préfère m'en aller seule." Elle le croisa et, comme il n'essaya plus de la retenir, elle s'engagea d'un pas précipité sur le trottoir. Vexé autant qu'amusé, il la suivit du regard dans sa disparition. "Bien appliqué," dit-il, sur la face encore, et par la fille du roi, "Lear!" Résigne-toi, mon garçon, oublie dans le plaisir cette rebuffade."

*
* *

Cordélie habitait un petit appartement dans un quartier retiré de la ville. En ouvrant la porte de son misérable logis, elle entendit des mots entrecoupés, des paroles irritées, de sourds grognements. Au bruit qui s'était fait, la voix à demi-éteinte qui les proférait, se ranima et s'informa si c'était Cordélie, en vociférant une demande pour "un petit verre." Elle referma la porte, et s'avançant poussa les rideaux qui séparaient les deux chambres. Un triste spectacle s'offrit à sa vue: étendu là était un vieillard, celui que Dieu lui-même lui ordonne de respecter, subissant les conséquences d'une suite de débauches. "Je ne puis rien te donner, ce soir," répondit-elle, debout devant lui, dans ses habits tout usés.

Les yeux du vieillard exprimaient la honte et le remords, pendant qu'il tendait toujours vers elle des mains suppliantes. Puis soudain, son humeur changea. Levant des bras encore puissants, quoique tremblants,

il lança contre elle les malédictions de Lear. "Frappez, ô vents," résonna dans les mêmes intonations sonores et pathétiques, qui avaient charmé et ému jusqu'à de tumultueux applaudissements des auditoires enthousiastes. Le "Qu'elle sache combien plus aigu que le dard du serpent est le fait d'avoir une fille ingrate!" s'éteignit dans des sons de plus en plus indistincts. Ç'était grotesque et cela faisait pitié.

Il retomba sur ses oreillers pour se plonger dans un demi-sommeil, plein de lourdeur.

Cordélie, qui n'avait ni parlé, ni remué pendant cette scène déchirante, rangea les draps du lit que ses mouvements avaient mis en désordre, le recouvrit doucement et tirant la portière, elle passa dans la pièce voisine.

*
* *

La nuit tombait de nouveau ; Cordélie avait vécu un autre jour, pendant lequel elle avait fidèlement et patiemment répondu aux nombreuses exigences de son vieux père. Il était assis, vêtu de sa robe de chambre et de ses pantoufles, tandis qu'elle se tenait debout devant lui, prête à partir une autre fois. "N'as-tu pas besoin de quelque chose, père, avant que je m'en aille? demanda-t-elle.—"Je n'ai besoin de rien, Cordélie, à moins que tu ne puisses me laisser un peu d'argent."—"C'est impossible," répondit-elle, "Je n'en ai point," et elle s'en alla.

Laissé seul, le vieillard s'abandonna à ses réflexions. Peu à peu une expression de cupidité, mêlée d'artifice

anima sa physionomie. "Il me faut de l'argent, j'en ai besoin; elle aussi, elle le dit fréquemment; j'en aurai pour nous deux, je contenterai ses désirs, même si elle est fille ingrate, et je satisferai cette soif dont je suis possédé, qui me fait trinquer, trinquer toujours!" Il revêtit ses meilleurs habits, descendit précipitamment les escaliers murmurant entre ses dents: "Une seule fois encore, ô liqueur généreuse, te verser dans mon verre!"

La fin du premier acte de Tannhauser approchait. Cordélie, le cœur toujours oppressé, était restée en arrière le plus longtemps possible, allant et venant. Elle descendait justement l'escalier, et mettait le pied sur la dernière marche, en face de la chambre consacrée à la *Prima Donna*, lorsque, tout à coup, elle s'arrêta subitement, étranglée par quelque chose qui l'avait saisie à la gorge.

Ce soir-là se donnait une représentation de gala, et, à cette occasion, la *prima donna* s'était parée de ses diamants, tous, excepté un collier dont le fermoir avait été trouvé en défaut. Dans l'excitation du moment, il avait été oublié sur la table de toilette, la porte de la chambre étant laissée toute grande ouverte.

Devant le brillant, l'éblouissant objet, le dos tourné à la porte, se courbait une forme humaine, dont la main tremblante s'avançait et étreignait déjà ce cordon de diamants. En se retournant, le vieux roi "Lear" confronta sa fille: il lâcha l'objet convoité, lequel resta à ses pieds, vibrant de lumière, comme s'il était animé. "Sortez," lui cria-t-elle, avec une figure affolée, des

yeux hagards, "sortez, de ce côté-ci, du côté par lequel vous êtes venu ! Sortez !"

Le vieillard, saisi par l'étonnement et le désappointement, sembla pour un instant, paralysé; puis, docile à l'injonction filiale, il s'enfuit à travers les rideaux du fond de la pièce, et disparut bientôt. Alors, avec effort et convulsionnée par un frisson de peur, Cordélie s'inclina et ramassa le collier qui étincelait toujours, frémissant dans ses replis, semblables à ceux du serpent. A ce même moment entrait dans la chambre la camérière.

Sur la scène, un délai se présentait, et le régisseur, tout inquiet, accourait dans les coulisses pour en avoir l'explication. Il y trouvait une rumeur générale : la *prima donna*, les choristes, la femme de chambre, tous en pourparlers, s'agitant, se débattant à la fois, et au milieu de cette confusion, immobile, se tenait Cordélie. Le régisseur était homme d'action. S'adressant à la camérière :" Vous dites qu'elle essayait de dérober ceci? Très bien ;" et à la *prima donna:* "Vous n'avez pas lieu de vous plaindre, puisque vous n'avez rien perdu ;" "Vous," ajouta-t-il à Cordélie, "considérez-vous déchargée." "Maintenant, en scène tous."

Dans l'instant, les choristes aux costumes éclatants, aux notes joyeuses, se présentaient aux regards de l'auditoire légèrement impatienté. Cordélie était à leur tête avec sa grâce habituelle. Une fois seulement, elle s'était sentie défaillir : c'était alors que, se retirant de l'antichambre elle avait surpris Harry

Parker la contemplant; il s'était reculé, sans articuler une parole, pour la laisser passer.



Enfin, le spectacle était fini, l'auditoire s'était retiré riant et causant. Dehors, dans la nuit noire et pluvieuse, une forme humaine s'agitait dans l'obscurité. Cordélie l'aperçut et alla droit vers elle: "Père," dit-elle, en lui mettant la main sur l'épaule. Mais lui la repoussa en s'écriant: "Dis-leur à tous la vérité, dis-la leur dans toute son horreur," et, courant vers la porte qui ouvrait sur la scène, il tituba; étourdi, aveuglé de honte et de remords, dans sa course folle, le pied lui manqua et il tomba dans l'espace —un gouffre l'engloutit.—C'était une trappe que la négligence avait laissée ouverte.

Il murmurait encore faiblement, quand de solides bras retirèrent de cette fosse profonde et portèrent à la surface ce pauvre corps, qui fut déposé doucement à terre. Il promena lentement les regards autour de lui, sans trop comprendre d'abord l'émotion, la pitié et la compassion de ceux qui l'environnaient, car, dans l'ombre du fond, se montrait déjà la mort, avec son pénible cortège.

"Père, sanglota Cordélie, "Père!" et, s'agenouillant sur le plancher nu et froid, elle attira sur sa poitrine et y pressa la tête déjà glacée de celui que, malgré tout, elle avait tant aimé. Soudain, à la chaleur de cette étreinte affectueuse, il parut revivre; il repoussa les bras qui le retenaient, et s'assit tout

droit. "Vous dites qu'elle a volé? Ma Cordélie! Non, c'est moi qui suis le voleur, moi, son père, le misérable roi "Lear," qui ai abreuvé d'amertume, brisé de douleur le cœur de la plus douce et plus noble fille. Pour sauver son père, elle a pris sur elle cette honte." Et, avec un dernier regard suppliant, qui demandait le pardon d'années de malheur, le vieillard retomba sur sa couche.

Cordélie poussa un seul profond gémissement et se jeta sur son corps déjà inanimé: "Père! O Père! ne me quitte pas, je n'ai que toi!"

Deux larmes, glissant doucement sur l'iris noir de ses prunelles, s'arrêtèrent au bord de ses paupières.

Une main, dans un élan de sympathie et d'amour, à son tour, se posa sur son épaule. De sincères larmes coulaient des beaux yeux qui la contemplaient et brillaient maintenant pour elle, pour elle seulement, de ces rayons qul transforment et embellissent tout ce qui nous entoure.

"Cordélie," lui dit une voix aux accents déjà connus et remplis de tendre émotion, "puis-je vous reconduire maintenant?" Et plus doucement encore, un moment plus tard: "Venez, ma bien-aimée." Alors, lentement et d'un pas incertain, la fille du roi "Lear" passa de l'ombre de la mort dans le domaine de l'amour.

Sidney Robert (Trebor)

L'AMOUR DANS UN GRENIER.

I.

Prêtez-moi votre échelle
Disait la belle Estelle
Un beau jour au portier
Pour monter au grenier.
Mon mari doit m'attendre
Et va faire un esclandre
Si je n'apporte pas
De quoi faire un repas.
Mon Dieu quelle existence!
Ce n'est point l'abstinence
Qui nourrira l'amour
Dans ce triste séjour.
. . . .
Si vous avez envie
De connaître ma vie...
Habitez un grenier
Dans le mois de janvier.

II.

C'est là que la misère.
Vous tiendra lieu de mère;
La famine et le froid
Vous rempliront d'effroi.
Rien dans votre chaudière,
Pas la moindre lumière
Ni même un coin de feu
Pour se chauffer un peu.
Etes-vous poétique?
Vous aurez la musique
Des rats et des souris
Dans votre Paradis.
Ça pourrait vous distraire,
Et peut-être vous plaire,
Mais moi, j'aimerais mieux
Habiter d'autres lieux.

III.

Il n'y a rien qui vaille
Quelque bon lit de paille;
Quand il faut se coucher,
Ça vaut mieux qu'un plancher.
Je le dis sans malice
C'est vraiment un délice;
Mais pour un chatouilleux
Ce n'est pas trop mœlleux.
Parfois on se tourmente
Et puis on se lamente
Et couché sur le dos
On attend le repos,
Quand soudain une puce
Effrontément vous suce.
Ainsi toute la nuit
Le guignon vous poursuit.

IV.

Quelquefois dans un rêve
La pauvre âme s'élève
Et monte jusqu'aux cieux
Dans un élan joyeux,
Mais hélas ce doux songe
N'est rien qu'un vain mensonge
Puisqu'à votre réveil
Vous trouvez tout pareil :
Une chaise, une table
D'un aspect pitoyable,
Votre même grabat,
(Eloquent avocat;)
Puis l'objet nécessaire,
Forment tout l'inventaire
Du riche mobilier
Qui comble ce grenier.

V.

Travailler sans relâche,
Voilà la moindre tâche
Qui s'offre en ce réduit
Pour combattre l'ennui.
Pendant que par la ville
Mon pauvre homme débile
Traîne son pauvre corps...
Croyez-vous que je dors?...
Je travaille au ménage
Ensuite au blanchissage;
Je repasse et je couds
Pour mon très cher époux.
C'est encor la cuisine
Qui plus tard me chagrine,
Car je pense tout bas
A ce maigre repas.

VI.

Les soins de la famille
Font marcher mon aiguille ;
Ce n'est point en rêvant
Qu'on nourrit son enfant.
Ma pauvre âme soupire,
Et calmement aspire
A ces jours bienheureux
Où mon cœur amoureux
Me montrait l'existence
Sous une autre apparence.
Quand je songe à ce temps
Béni de mon Printemps ;
A ma douce jeunesse...
Oh oui, je le confesse ;
Je pleure mon repos
Et gémis sur mes maux.

WALTER TUSSON, M. D.

L'AMOUR À QUINZE ANS.

C'était au théâtre où parfois
Marc arrivait en tapinois ;
Il avait près de moi son siège,
Mais sa présence était un piège
Dans lequel je faillis tomber,
Quand il osa me déclarer
Tout bas et d'une voix émue,
Que m'ayant à peine entrevue,
L'amour avait rempli son cœur
De tout un siècle de bonheur.
—L'amour naissant est un beau rêve
Qui ne nous laisse aucune trêve.
Aussi, foin des sages conseils!
Les amoureux sont tous pareils,
Ils sont dominés par l'ivresse
Qui grandit à chaque caresse,
Et quand le cœur est dans les yeux,
Chacun croit voir un coin des cieux .
Mais on t'accuse, ô doux mirage !
D'être précurseur de l'orage !
Et c'est pourquoi ma mère a dit,
Qu'aimer déjà m'est interdit. .

REGRETS D'UN EXILÉ.

Là-bas vers l'Orient, la mer chante au rivage
La gloire d'un pays flambeau de l'univers ;
Qui noble en sa grandeur, sublime en ses rêves
Est devenu des arts le grand aréopage.

O France! à tes enfants, à tes guerriers fameux,
Dresse des monuments dont la grandeur étonne ;
Mais aux héros du Bloc, en guise de couronne,
Forge vite des fers pour ces fous dangereux!

O puissant Créateur! père de la nature,
Protège mon pays, fais-y du haut des cieux,
Descendre de la paix les bienfaits précieux,
Afin qu'à son abri, la liberté s'épure.

Combien de fois la nuit. ô mon pauvre hameau!
Je te vois réveiller par la corne du pâtre,
Tandis que la fumée en spirale bleuâtre,
Sur les yeux du matin semble mettre un bandeau.

Non, je ne viendrai plus sous les voûtes gothiques,
De la petite église où notre vieux pasteur
Daignait se joindre à nous, humbles enfants de chœur,
Pour adresser à Dieu d'harmonieux cantiques.

Ah! que j'aimais rêver dans les sentiers ombreux,
A la fin d'un beau jour quand partout le ciel chante,
Et qu'aux soupirs des bois, la colombe tremblante
Mêlait sont chant plaintif, ses accents langoureux.

Que je voudrais encore célébrer l'abondance
Des pampres d'où coulait le nectar enchanté
Qui semait le plaisir et la douce gaîté,
En remplissant les cœurs d'une sainte espérance !

O contrée où fleurit l'amour du renouveau!
Combien à son réveil toutes les fleurs sont belles !
Les prés, les champs, les bois et jusqu'aux cascatelles,
Font, du plaisir d'y vivre, un si riant tableau.

Que l'exil est cruel ! loin de toi noble France!
O Patrie ! ô doux nom ! qu'on répète toujours
En pensant à sa mère, à celle dont l'amour
Sut de soins si touchants entourer notre enfance !

Je sens mon cœur meurtri, brisé par la douleur
D'avoir vu s'envoler les beaux jours de ma vie,
Loin de tous ceux que j'aime et, sanglante ironie,
En les voulant heureux, j'ai forgé leur malheur!

Ah! pourquoi n'ai-je pas, ô mon pauvre village!
Su qu'au foyer était bonheur, félicité ;
Et que la vie aux champs dans sa simplicité,
Vaut mieux que l'opulence en un lointain rivage.

....

Hélas! pauvre exilé, ton destin fait frémir!
—Tes yeux ne verront plus la maison paternelle,
Et quand tu rentreras dans la vie éternelle...
Ton ombre en ton hameau... le soir viendra gémir ...

C. G. Rivot.

Washington, D. C.

MILA.

Par Charles Oscar Dugué.

Quelques-unes des œuvres de nos auteurs louisianais sont devenues si rares que nous avons résolu de les publier de nouveau dans nos Comptes-Rendus. Nous conserverons ainsi pour la postérité une partie importante de la littérature française de la Louisiane. Nous commencerons cette publication par un drame en vers de Charles Oscar Dugué, "Mila ou la Mort de La Salle."

M. Dugué était un de nos poètes les plus distingués. Avocat, journaliste, professeur, et homme de grande instruction il était président du Collège Jefferson dans la paroisse Saint-Jacques quand la guerre fut déclarée. Un si grand nombre d'élèves partirent pour combattre pour la cause du Sud que le collège ferma ses portes. M. Dugué fut donc le dernier président du célèbre Collège Jefferson sous l'ancien régime. Ses principaux ouvrages sont "Essais Poétiques" (1847), "Mila" (1852), Le "Cygne ou Mingo," drame en vers, (1852), et "Homo," (1872) poème didactique.

"Mila" est un beau poème plutôt qu'un drame. L'œuvre est intéressante, mais l'amour de La Salle pour la princesse indienne du Texas ne s'accorde guère avec le caractère réel du célèbre explorateur qui était courageux, énergique, sévère et même morose.

ALCÉE FORTIER.

MILA

— OU —

La Mort de La Salle

DRAME

En Trois Actes et en Vers

— PAR —

C. O. Dugué,

DE LA LOUISIANE.

NOUVELLE-ORLÉANS

IMPRIMERIE DE J. L. SOLLÉE.

1852

PERSONNAGE

La Salle, ... Oncle de Morangie.
L'abbé Cavelier, ... Frère de La Salle.
Le frère Athanase, ... Ami des deux frères.
Liotot, ... Assassin de Morangie.
Duhault, ... Dupe et instrument de Liotot.
Rose, ... Femme de Duhault, amante de Liotot, confidente et amie de Mila.
Mila, ... Indienne, fille d'Outougame, roi des Nassonites qui vient de mourir.
Tello, ... Indien, oncle et tuteur de Mila, ami de La Salle.
Uncas, ... Espion indien.

Officiers et soldats de La Salle, Européens.

Dignitaires, guerriers, femmes nassonites, peuple indien.

La scène se passe au Texas, le 19 mars 1687.

ACTE PREMIER.

La scène représente, à gauche des acteurs faisant face au parterre, la *Grande Cabane*, palais du *Grand Soleil*, où habitent Tello et Mila. Entre la *Grande Cabane* et les spectateurs, un gros magnolier, sous lequel est assise Mila, tressant une natte de jonc. Derrière, dans le lointain, les tentes des Blancs groupées autour de celle de La Salle, sur laquelle flotte le drapeau français. A la droite des acteurs faisant face au parterre, un bois, qui se prolonge en empiétant sur l'espace que l'œil embrasse entre les deux côtés de la scène.

SCENE I.

LIOTOT, MILA

Au lever de la toile on voit venir, derrière Mila, Liotot; il marche avec précaution, comme pour la surprendre.

Liotot, *après avoir vainement essayé d'embrasser Mila.*

O Mila! ta main tresse un nid pour tes amours!
Te voyant travailler ces joncs depuis huit jours,
Je me suis dit: Peut-être, à présent moins rebelle,
Cette natte, Mila me la destine-t-elle!
Rêve charmant!

Mila.

Oh! non, pour toi je ne fais rien!
Je te hais dans mon cœur; car je te connais bien!
Mon œil perçant a vu dans le fond de ton âme
Que tu ne saurais pas aimer vraiment la femme:
Tu voudrais pour un jour la presser dans tes bras,
Et puis l'abandonner, comme font les ingrats!

Liotot, *essayant encore de l'embrasser.*

Non, non, c'est pour toujours !

Mila, *le repoussant.*

Oh ! laisse-moi, te dis-je !
Un souvenir bien noir en ce moment m'afflige.

Liotot.

Ah! toujours Morangie!

Mila.

Oui, je pleure sur lui :
Hélas! il eût été mon époux, mon appui ;
Je l'aimais.

Liotot, *avec une rage concentrée*

Tu l'aimais! tu l'aimais! ma colombe;
Et qui te l'a ravi?

Mila, *le désignant à lui-même.*

Liotot!.. Sur sa tombe
J'ai long-temps écouté : son ombre me l'a dit.
Bien loin donc de t'aimer, ah ! Mila te maudit !

Liotot, *avec dépit.*

Eh bien, oui ; ton dédain pour moi causa sa perte ;
Ta passion pour lui, je l'avais découverte;
Et mon cœur, entends-tu, n'est point fait pour souffrir.
Tous les affronts sanglants que l'on m'a fait subir.
Je l'ai tué! tant mieux! je le tuerais encore !

Mila.

Scélérat!

Liotot.

Oui, c'est moi, moi que ton œil abhorre!
Moi que ton Morangie a voulu dégrader ;
Qu'avec mépris toujours il semblait regarder.
Oui, j'ai su le frapper, Mila, je m'en honore!

MILA, *avec indignation*,

Oh! monstre!... Qu'un serpent incessamment dévore
Dans ton sein criminel la fange de ton cœur!
Qu'il s'y roule toujours en vivante douleur;
Qu'à l'entour de ton cou dans la nuit il s'enlace,
Et que, durant le jour, le sentant sur ta face,
Tu baisses devant tous ton visage effrayé!
Va-t'en!

LIOTOT, *se retirant près du bois.*

Dieu! qu'ai-je fait? je me suis oublié!
Un seul savait mon crime! A présent l'Indienne
Ira le dévoiler! J'en subirai la peine!
La Salle est tout puissant! Pourra-t-il contenir
Sa fureur! Comment donc ai-je été me trahir?
Ah! fuyons! cachons-nous sous ces épais feuillages!
Mais hélas! au milieu de ces forêts sauvages,
Traqué de tous côtés, que vais-je devenir!
Oh! si Rose à mes yeux pouvait ici s'offrir!
Nous concerterions tout; elle viendrait m'attendre,
A certaine heure, aux lieux où je pourrais me rendre,
Et si Mila faisait la révélation.....
Mais j'y songe! je puis avoir un espion!
Déjà mon *eau-de-feu* m'a gagné les services
Du jeune Uncas, esprit tout rempli d'artifices;
Je sais où le revoir; il vient souvent ici;
La femme de Duhault le connaît bien aussi!
Il a servi déjà notre amitié secrète....
Oui, Rose et l'espion veilleront sur ma tête;
Si je suis dénoncé, je le saurai bientôt!

(Il entre dans le bois.)

SCÈNE II.

MILA.

Le remords vengera Mila de Liotot!
L'homme de Dieu l'a dit, une âme criminelle
Trouve au fond de soi-même une peine cruelle!
L'homme de Dieu l'a dit, l'implacable remords
Au cœur de l'assassin fait souffrir mille morts!
Mais qui vois-je venir?

SCÈNE III.

MILA, UNCAS.

MILA.

C'est toi, faucon rapide,
Des Blancs dans nos forêts infatigable guide?
Que viens-tu faire ici?

UNCAS.

Je viens voir aujourd'hui
Celle qui sur la tombe écouta dans la nuit:
C'est ma voix qui t'a dit quelle main meurtrière
Avait de Morangie éteint l'ardeur si fière.
Liotot m'avait pris pour servir son dessein;
D'une flèche d'Uncas il lui perça le sein.
Ah! je n'avais pas su sur qui pesait sa haine!
Quand, plus tard, je l'appris, mon âme en fut en peine,
Et je voulus, après un attentat si noir,
Mettre le meurtrier au moins sous ton pouvoir.
Mais, Mila, pour ce nom qu'au milieu des ténèbres
J'ai su te révéler en des plaintes funèbres,
Que vas-tu me donner?

MILA.

Oh! rien, quant à présent;
Plus tard je te ferai quelque digne présent....
Dis, à ton dévouement je puis maintenant croire?

UNCAS.

Oui, certes !

MILA.

De ce Blanc il faut garder mémoire!
Il est bon d'avoir l'œil sur chacun de ses pas,
Car qui sait maintenant ce qu'il n'osera pas!

UNCAS.

Tu dis vrai.

MILA.

Donc je veux, Uncas, que tu t'engages
A l'épier sans cesse en ces épais feuillages.
Si tu sais la servir avec fidélité,
Tu verras de Mila la libéralité !
Mais si jamais Uncas trahit sa souveraine,
Qu'il tremble! car un jour Mila doit être reine !
Retire-toi ; toujours sois prêt à m'obéir,
Et, s'il le faut jamais, sache à temps m'avertir.

(Uncas rentre dans la fôrêt.)

SCÈNE IV.

MILA.

Voici venir là-bas ces hommes vénérables
Qui d'un dieu m'ont dépeint les douleurs incroyables.
Mais que leur veut Tello, l'aigle du Grand-Conseil,
A qui je dois respect, moi, fille du Soleil?

SCENE V.

L'abbé CAVELIER, le père ATHANASE
TELLO, MILA.

TELLO.

Excellent Cavelier, et vous, cher Athanase,
Le zèle ardent et saint qui tous deux vous embrase,
Chaque jour, je le vois, vous amène en ce lieu,

Pour parler à Mila; pour lui dire qu'un dieu,
Celui qui, selon vous, a la toute-puissance,
Veut qu'on ait pour lui seul amour et révérence.
Moi, tuteur de Mila, je ne condamne point
Dans vos cœurs purs et bons ce charitable soin.
Mais, si vous prétendez que pour un nouveau culte,
Je livre entre vos mains son âme encore inculte;
Si vous voulez semer sur ce sol votre grain,
Et convertir ce cœur d'ignorance encor plein;
Si vous voulez qu'au lieu des Manitous qu'elle aime
Elle adore ce dieu que vous dites suprême;
Moi, tuteur de Mila, moi, maître de son cœur,
Je demande en retour de vous une faveur.
Fille du plus grand chef des nations Sauvages,
On lui doit des tributs ainsi que des hommages;
J'ai donc droit à l'unir à quelque roi puissant,
Digne d'elle en tout point pour l'honneur et le sang.
Mais je serais heureux si le brave La Salle,
La prenant pour épouse, en faisait son égale.
Si donc vous le portez, par vos graves discours,
A s'unir à ma nièce, à l'aimer pour toujours,
Moi, tuteur de Mila, je vous livre son âme,
De votre Grand-Esprit vous y mettrez la flamme.

LE PERE ATHANASE.

Afin qu'un même Dieu protégeant les époux
Leurs liens soient plus forts et leur bonheur plus doux.

L'ABBE CAVELIER.

Noble Tello! la grâce à ton insu pénètre
Au fond de ton grand cœur et transforme ton être!
Dieu, qui conduit le prêtre aux plus lointains déserts,

Pour semer sa parole en tout cet univers,
M'inspire en ce moment une grande pensée :

(Au père Athanase.)

Ah! notre mission à peine est commencée,
Mais je vois, cher ami, s'éclairer l'avenir!

(Se tournant de nouveau vers Tello.)

O mon brave Tello! si j'allais parvenir
A faire aimer Mila de mon illustre frère,
Ce serait d'un grand acte honorer ma carrière ;
Car, dès qu'une union si charmante aurait lieu,
A la condition que, pour servir mon Dieu,
L'infidèle Indien briserait ses idoles
Et de la foi du Christ porterait les symboles,
Bientôt dans vos déserts cet exemple adopté
Ferait croître le nom du Dieu de vérité!...
Allons, cher Athanase, allons, sans plus d'attente,
Trouver pour notre objet La Salle dans sa tente ;
Au besoin votre appui viendra corroborer
Ce que, pour réussir, Dieu voudra m'inspirer.

L'Abbé Cavelier et le père Athanase se retirent en donnant le salut à Tello et à Mila.

Scène VI.

TELLO, MILA.

Tello.

Ah! c'est qu'il faut, Mila, que, grâce à mon génie,
Un reste de grandeur demeure à ma patrie.
Puisque de conserver le plus mince pouvoir
Il nous faudrait bientôt abandonner l'espoir ;
Puisqu'il a, pour lancer la mort avec le feu,
Des machines d'airain qui font de l'homme un dieu ;

Sachons, par une habile et sage politique,
Epargner ces malheurs à notre trône antique.
Avant qu'en plus grand nombre on vienne en nos forêts
Briser entre nos mains et notre arc et nos traits,
Offrons à quelque chef ou d'Espagne ou de France
L'apparente faveur d'une digne alliance...
L'amour sied bien au cœur des courageux guerriers :
Il leur faut une fleur dans leurs sombres lauriers.
Le Chef blanc t'aimera ; va lui porter ta natte;
Un présent a toujours quelque chose qui flatte ;
Ce don, semblant offert par l'hospitalité,
Engagera son cœur, mais non ta dignité.

MILA.

Quoi ! de mon jeune amant je pleure encor la perte !
Du nuage mon âme est encore couverte ;
Dans moi j'entends encore une plaintive voix
Qui me dit que le cœur n'aime bien qu'une fois ;
Et déjà de Tello l'autorité cruelle
Veut m'imposer l'ardeur d'une flamme nouvelle !
Ne puis-je donc aimer et m'unir à mon choix ?
Que je hais des grandeurs les rigoureuses lois !

TELLO.

Quand ce premier amour naquit dans ta jeune âme
Ce n'est point de Tello que dépendait ta flamme ;
Le *Grand Soleil*, ton père, était vivant encor,
Et Tello n'avait point à veiller sur ton sort.
Je dois d'abord songer aux intérêts du trône ;
Un écart de ton cœur peut perdre ta couronne.
J'ignore si jamais Outougame a connu
Ces amours imprudents de ton cœur ingénu ;

Mis il eût, comme moi, décidé que La Salle
Seul méritait l'honneur d'une union royale :
Au Fort de Saint-Louis seul il commande en roi
Et tous les Blancs ici reconnaissent sa loi.
Adieu! j'ai si long-temps chassé dans la savane,
Qu'il me faut le repos qu'on trouve en la cabane.
Ce soir même, obéis ! Va trouver le Chef blanc,
Et sache de Tello favoriser le plan.

Tello se dirige vers la *Grande Cabane* et suspend à un poteau voisin un jeune chevreuil dont ses épaules étaient chargées. Mila se hâte de finir sa natte ; elle est absorbée par cette occupation et ne voit pas Rose qui paraît à sa droite, et qui témoigne, par son air et sa démarche, qu'elle attend quelqu'un du côté du bois.

SCÈNE VII.

MILA, ROSE, UNCAS.

ROSE, *sans voir Mila.*

C'est l'heure où l'espion dans ces lieux doit se rendre :
Il ne saurait tarder : ici je puis l'attendre.
Mais derrière la feuille au loin je l'aperçois !
Il me fait signe... Entrons dans l'épaisseur du bois !

On voit Uncas qui lui remet un rouleau d'écorce de bouleau, où sont tracés des caractères en encre rouge, et qui s'asseoit sur un tronc d'arbre pour attendre.

Rose, *revenant sur la scène et lisant le rouleau.*

" O vous, à qui Mila sans crainte se confie,
" Rose, demandez-lui qui tua Morangie.
" C'est moi, vous le savez ; il avait contre vous
" Mal parlé ; je n'ai pu retenir mon courroux :
" Je l'ai tué... Mila, que je n'avais point vue,

“ Par malheur dans le bois était aussi venue.
“ Allez l'entretenir et tâchez de savoir
“ Si, lorsque j'ai tiré, je me suis laissé voir :
“ Alors, ah! priez-la, Rose, de ne rien dire,
“ Car je serais perdu ! Ma tête est en délire,
“ Il me semble déjà voir avancer la mort...
“ Ton amant dans tes mains a remis tout son sort.

(Elle cache le rouleau.)

Vite ! voyons Mila ! Liotot qui m'adore !
Qui, pour me suivre en France abandonna sa Laure...
Tes jours sont en danger ! Mais Rose est tout à toi !
Oh ! je veux te servir ! compte, compte sur moi.

Elle se dirige vers la cabane de Mila, et demeure un moment surprise, en la voyant sous le magnolier tressant sa natte. Elle va s'asseoir près d'elle et, jetant comme sans but les yeux sur la chasse de Tello :

Oh ! comme de Tello j'aime la haute taille !
Il doit être bien beau, lorsque, dans la bataille,
Il fait mordre la terre à l'ennemi tremblant !

MILA.

La Blanche aime le Rouge et la Rouge le Blanc.
Morangie ! oh ! de tous il était le plus brave !
Mila l'aurait toujours servi comme une esclave...
Rose, as-tu vu La Salle? on dit qu'il est un roi
Digne sur mes tribus de régner avec moi?

ROSE.

Oui, mais à son neveu qui donc ôta la vie ?

MILA.

Je le sais maintenant, Liotot l'a ravie !

ROSE.

Litotot ! parle bas !

Mila, *plus bas.*

Mila n'en dira rien !
De son vœu de vengeance oh ! Mila se souvient !
Le crime révélé, trop vite ma victime,
M'échappant, s'en irait au fond du noir abyme:
En voulant le punir je lui ferais du bien.

Rose.

C'est vrai, chère Mila, n'en disons jamais rien !
Comme tu l'as pensé fais durer son supplice !

Mila.

Oui, serpent du remords, exerce ta justice !

Rose, *à part.*

Ma réponse, à présent ! Uncas est dans ce lieu,
Qui m'attend ; il demande aussi de l'*eau de feu* :
Mon mari bien souvent dans ce bois même en cache,
Au creux profond d'un chêne entamé par la hache !
(Haut.)
Allons, adieu, Mila ! je retourne à mon feu.

Mila.

Quoi ! déjà tu t'en vas ! Ma bonne amie, adieu !
(Rose disparaît ; Uncas se fait voir à Mila.)

Mila.

Uncas encore ici ?

Uncas.

Liotot près de Rose
M'a chargé de venir ; mais, Mila, nulle chose
Ne peut te concerner, en ces rapports secrets
Que, depuis plus d'un an, je sers dans nos forêts.
Je saurai t'avertir, si rien jamais arrive
Qui demande, ô Mila, que tu sois attentive.

MILA.

Eh bien, dans le taillis retourne te cacher.

UNCAS.

Oui, car la Blanche encor doit venir me chercher:
Il ne faut pas ici que je sois vu de Rose,
Afin qu'entièrement leur foi sur moi repose.

(Il se retire et va s'asseoir de nouveau sur le tronc d'arbre.)

MILA, *pensive.*

Ah ! Rose et Liotot s'aiment depuis un an !
Ce si tendre intérêt s'explique maintenant !...
Mais ce n'est pas pour elle, oh ! non, que je pardonne
A son amant, pour moi quoiqu'elle soit bien bonne.
C'est pour suivre plutôt les beaux enseignemens
De ces hommes remplis de si doux sentimens,
Qui disent que leur dieu, même au fort du supplice,
Offrait au Grand-Esprit son cœur en sacrifice !...
Ils m'ont souvent fait voir une image de bois ;
C'est leur dieu, disent-ils, mourant sur une croix !
Ils veulent que Mila, comme eux, arrive à croire
Le miracle inouï de cette étrange histoire;
Ils m'assurent qu'on doit à leur dieu ressembler,
Et que de son amour notre âme doit brûler ;
Qu'il faut, à son exemple, être plein d'indulgence,
Et qu'au Grand-Esprit seul appartient la vengeance.

(Rose reparaît et remet un papier et une calebasse *d'eau-de-feu* à Uncas qui part.)

(*A continuer.*)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1907-1908.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LE GÉNÉRAL BEAUREGARD."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1908 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

